

En Angleterre, on attend avec impatience de plus amples détails.

La nouvelle de la mort de Lord Elgin, gouverneur-général des Indes, se trouve confirmée. C'est une perte douloureuse et regrettable ; cet homme d'état était l'un des plus nobles et des plus éminents. Les Canadiens-Français conserveront longtemps son souvenir ; car il fut leur ami véritable, et, toujours, il les traita avec justice et avec bonté. "George Charles Constantin Bruce," dit le *Courrier du Canada*, "huitième comte d'Elgin, qui vient de mourir le 20 novembre à Calcutta, était né à Londres en 1811. Fils aîné du fameux ambassadeur auquel le British Museum doit la collection des marbres d'Elgin, il étudia à Oxford et à Merton, fut envoyé au parlement par Southampton en août 1841, et trois mois plus tard, à la mort de son père, il lui succéda aux honneurs de la pairie. Nommé gouverneur-général de la Jamaïque en mars 1842, il fut chargé des mêmes fonctions au Canada en septembre 1846. Il revint en Angleterre en 1854 comme lord-lieutenant de Fifeshire. Administrateur estimé, il ne tarda pas à être mis à l'épreuve comme diplomate. En mars 1857, il fut envoyé comme plénipotentiaire en Chine, il y négocia les importants traités de 1858. Devenu en 1859 directeur général des postes, il reçut presque aussitôt une seconde mission pour la Chine et prit part à la campagne de 1860, qui se termina par le traité de Pékin. Il avait été nommé gouverneur des Indes en janvier 1862, en remplacement de Lord Canning, auquel il avait succédé le 12 mars." Sir John Lawrence le remplace comme gouverneur des Indes.

Au Mexique, les Français avancent lentement mais sûrement, et ne rencontrent aucune résistance. Les guérillas, dont on parlait tant, n'existent plus.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons un article biographique de Mgr. Hughes, archevêque de New-York, qui vient de mourir.

## UN SOUVENIR.

### L'ÉPIPHANIE ET LE GÂTEAU DES ROIS.

Il n'en est point des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme, et l'on n'est point obligé de se livrer à mille désordres pour honorer de fausses divinités. Tout est essentiellement moral dans les solennités de la religion, tout y porte au bien et à la vertu, à l'amour de Dieu et à l'amour des hommes. La fête que l'église vient de célébrer et l'usage du Gâteau

qui s'y rattache sont la preuve de ce que j'avance.

Ce souvenir du bon vieux temps n'a point d'autre but, ce semble, que de rappeler au riche le devoir de l'aumône, en lui rappelant, au milieu des glaces de l'hiver, que s'il a feu dans sa maison, il y a de ses frères qui souffrent des rigueurs cruelles du froid, et que s'il a table et plaisirs en abondance, il y a, sous de misérables toits, de pauvres mères entourées de petits enfants affamés qui demandent du pain, et auxquels elle ne répond que par ses larmes, en cachant son visage de crainte de les voir mourir d'inanition ; et qu'enfin si Dieu l'a fait l'économe de ses biens, ce n'est pas pour qu'il se les réserve en entier, mais bien aussi pour qu'il en retire la *Part-Dieu* ou la *part des pauvres*.

Ces utiles leçons n'empêchent point que la religion ne mêle un peu de joie à ses fêtes, mais ces joies sont douces et paisibles et ne laissent après elles qu'un suave parfum de vertu.

"Les cœurs simples, dit l'immortel auteur du *Génie du christianisme*, ne se rappellent point, sans attendrissement, ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages.

"L'aïeul, retiré le reste de l'année au fond de son appartement, reparaisait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Les petits enfants qui, depuis longtemps, ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis ; la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes ; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent, une fraude qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée, les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne ; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine.

"Or le curé, présent à la fête, recevait pour la distribuer, avec d'autres secours, cette première part appelée la *part des pauvres*. Des jeux de l'ancien temps, un bal dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs ; et la maison entière, nourrices, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

"Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière ; il n'y avait pas de laboureur, qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnais.